

[6 janvier, Paris]

6 janvier [19]49. Seize heures.

Il fait presque nuit et la lampe est allumée sur ma table. Marcelle grippée, dort. Moi-même ai une trachéite. Tout à l'heure, ma mère va venir avec les médicaments. La nouvelle année commence par une épidémie de grippe. Elle a commencé aussi (étant donné que mon père est parti à Nice se reposer) par une crémaillère dans l'appartement de ma mère où étaient Marcelle et moi, son neveu, sa mère et son frère. On a bien ri. Depuis quelques temps le frère de Marcelle (artisan) sort moins dans les restaurants. Il y a un mois environ (ou plus) Camus m'a convoqué. Il trouvait mon manuscrit intéressant, avec certains défauts qui devraient me faire réfléchir quant à l'édition. En tout cas rien à faire chez Gallimard qui depuis des mois ne publie aucun premier livre. Si je veux, après réflexions, il m'enverra mon manuscrit à Nadeau (le critique) qui est directeur d'une nouvelle maison d'édition.

Or, ça a traîné en longueur et la semaine dernière seulement Nadeau a dû recevoir le manuscrit. Attendre. Parallèlement, mon étudiante de l'an dernier qui est commis dans une petite librairie du Quartier latin, se décarcasse pour moi. Son patron est chic, connaît les représentants de quelques éditeurs, en particulier Julliard. J'en ai vu le jeune représentant et lui ai donné mon manuscrit après que l'étudiante, le libraire, et un de leurs amis (jeune avocat) l'ont lu. À part le libraire qui a été choqué, l'étudiante (Thérèse) et l'avocat (Bernard) ont marché. Bernard surtout a été enthousiasmé, pris, avec la conviction m'a-t-il dit d'être en présence de quelque chose de nouveau. Et m'a invité chez lui peu après, et nous avons parlé.

Maintenant c'est le jeune représentant qui le lit. Il (Preta) met du temps ; il est vrai qu'il est bien pris. Je crois qu'il ne le comprend pas bien, bien que l'on ne se soit pas encore vus depuis qu'il l'a entre les mains. (La copie.) Souvent l'après-midi, je quitte pour une heure ou deux le magasin et la pompe à essence, et ma blouse, et ce quartier de la Bastille pour aller bavarder à la librairie. Mais tout, tout va lentement. Thérèse, tant éprise l'an dernier, boude peut-être ma froideur (elle ne me dit rien et je ne me risquerai pas à devenir le « premier », malgré certaines scènes poussées). Nadeau a certainement d'autres manuscrits à lire que le mien (accompagné tout de même d'une lettre de Camus). Et chez Julliard, ça a l'air assez snob. Pourtant, d'autres plus jeunes que moi sont déjà célèbres. Henri Pichette que j'ai connu étudiant à Marseille et [qui] me dépasse de mille coudées (édité, joué, discuté, portraituré). Je sais bien sûr, je sais que... etc. On devine le reste.

Pour le moment c'est la pompe à essence dans le magasin de porcelaines, l'attente des réponses (qu'on n'escompte même plus favorables), et l'écriture toujours, agaçante, pas facile.

[4 septembre]

4 septembre. Onze heures.

Depuis deux jours, retour de vacances. Nous sommes restés un mois à l'île du Levant, comme l'année dernière. Merveilleuses vacances. On se promène tout nu, et le soir, pour les différents bals, on s'habille d'une manière extravagante. J'ai pris part à deux concours de chant et de déguisement et ai obtenu un premier prix. Sur l'île on ne m'appelait plus que Boris le Tzigane. Cette année, les gens y paraissent encore plus déchaînés que l'année dernière. Les femmes surtout. J'ai fait connaissance avec un Allemand : Werner, déserteur de l'armée allemande en 41, entré dans la Résistance, poète, philosophe bouddhiste, qui est toute l'année sur l'île et gagne sa vie (tout juste) en fabriquant des poteries, colliers, etc. Nous avons beaucoup parlé, étendus nus, sur les roches plates et assez douces. La mer était calme comme un lac. Werner et sa sœur formaient un beau couple, blonds aux yeux bleus. Souvent, nous plongeons d'une plate-forme rocheuse assez haute, en sautant par-dessus les rochers à fleur d'eau. On avait l'impression de s'envoler.

Au retour, ma mère s'est arrêtée chez ma tante, Marcelle et moi près d'Avignon. Pourquoi ? Parce que René Char y habite, le poète qui dirige la revue *Empédocle*. Je lui avais écrit bien avant les vacances et n'avais pas de réponse. Mais j'allai chez lui en vain : il voyageait depuis quelques jours. Je lui laissai un mot et ce matin, sous la porte [,] vis une lettre de lui. Mi-figue mi-raisin, il ne me dit rien de précis au sujet de mes poèmes sinon qu'ils montrent leur auteur suffisamment doué « pour ne pas craindre les délais ». C'est tout. Pour le moment, je ne réagis pas.

À part ça, le travail. Pompe et boutique. Je vais essayer de relancer des clients. Le temps est beau. Mon père, du Mont-Dore va peut-être en voiture prendre ma mère près de Marseille et aller à Nice. Ça leur fera du bien. En tout cas, je crois que nous nous sommes tous bien reposés à l'île du Levant.

[5 septembre, Paris]

5 sept[embre]. Onze heures.

Depuis ce matin, pluie. Je me suis emballé hier au sujet de l'École Nationale d'Administration : le programme me convient. Malheureusement, j'ai dépassé la limite d'âge. Le travail à la pompe continue, et Marcelle au magasin. Au fond, nous avons une petite vie tranquille, moi et mon gros Poupard. Seulement, s'il me faut attendre encore des années pour être publié, à plus forte raison pour gagner de l'argent, je préfère avoir une « situation » autre que celle de pompiste. Il est vrai que préparer cette école – au moins un an, plus la durée des études (deux ou trois ans), et préparer le concours pour l'administration elle-même, tout ça, ça prend du temps, au détriment de mon travail personnel. Cet après-midi, j'irai au centre étudiant ; peut-être y a-t-il un concours auquel je peux me présenter pour accéder directement à un poste, grâce à ma licence. Il est vrai que je dois faire mon service militaire. Ça n'en finit plus.

J'ai omis une nouvelle : deux jours avant notre départ en vacances (il y a plus d'un mois) à l'improviste, j'ai été voir Michaux. Par hasard, j'avais appris le nom de sa rue, et de numéro en numéro j'ai fini par le retrouver. Très surpris, il m'a reçu, et dans le corridor, lut mes vers. Ils semblent l'avoir assez frappé. (Ce qui est au fond, une référence puisqu'il ne reçoit personne et ce n'est pas facile.) Il m'a conseillé de les présenter à Char (auquel ma lettre était déjà envoyée) et m'a dit qu'en son nom, je pouvais aller voir un type qui publie une revue de luxe, tous les six mois, ne publiant que de vrais poètes. Quelque temps après, au sommaire de cette revue, il n'y avait comme poète connu que Michaux. Les autres, (à part Frénaud, [et] encore) ne me sont absolument pas connus. Pourtant, j'en pourrais citer.

La pluie tombe toujours, et j'aime ce temps à Paris. Que sera cet hiver ? Quelque chose de moi sera-t-il publié ? Je n'ai même pas pensé : « Ma pièce sera-t-elle acceptée ? » Il faudrait dire : quelque chose de moi sera-t-il accepté ? En tout cas, la réponse de Char est bien vague.

[22 septembre, Paris]

22 sept[embre]. Dix heures soir.

Depuis deux jours, mon roman (!) avance à peine : j'ai brusquement besoin d'écrire une nouvelle pièce. Quel sujet ? Je n'en savais rien encore, mais sentais la nécessité de cette forme d'expression.

À présent, le sujet (que j'ai au fond depuis longtemps) se dessine : un jeune homme se croit le Sauveur, le nouveau Christ. Mais il s'aperçoit de son vide, et ~~en~~ cherche un vrai sauveur. Il croit avoir trouvé l'idole aux grandes actions, mais il s'aperçoit remarque certaines mesquineries, certaines impossibilités : aussi, pour le forcer en quelque sorte à être vraiment le Sauveur, va-t-il le dénoncer (la trahison oblige l'être à assumer la souffrance qui sauve l'homme). Judas crée le Christ.

Le Christ soulageait les hommes, mais Judas, en le forçant à rentrer au plus profond de lui-même, jusque-là où il ne trouvait même plus Dieu, lui a donné la force, en souffrant, d'assumer toutes les souffrances et de sauver l'homme. Mais n'y eut-il pas une rupture depuis ? Non seulement le Christ est trahi, mais Judas l'est, car plus personne n'est capable de se dévouer jusqu'à la trahison totale. L'univers s'est rétréci : on ne peut plus que se trahir soi-même. Pour devenir homme, et rentrer soit disant dans la vie, nous tuons l'enfant. Mais face à nous-mêmes, que sommes-nous ? [illisible] le Christ face à Judas.

Il n'y a plus de sauveur possible. Il n'y a plus de trahison possible. Univers rapetissé, mais l'homme s'est agrandi. Approfondi. À tel point qu'il dépasse tout : vie et mort, Dieu, même le principe de la Création. Sortie de la Création. (Je l'ai dit dans mon autre pièce.) Toutefois, il est permis de vouloir être un Christ, ou d'en trouver un, ou de trahir pour en créer un.

[8 novembre, Paris]

8 novembre. Vingt-et-une heures trente. [19]49.

Ça s'échappe. Je veux parler de mon pouvoir d'expression. Jamais encore, un tel vide en moi. [X] (Le nouveau cahier commence bien.) Je suis à ma table ; Marcelle dort.

La fac est commencée depuis jeudi. De moins en moins je me sens capable d'écrire un journal. Ma pièce avance péniblement. Vais-je la déchirer ? (L'autre, dans une crise de rage, j'en ai arraché les feuilles.) Marcelle s'était mise à pleurer et crier. Même, les spirales mécaniques me blessèrent un doigt.

Je suis un con. Entre moi et le moment où j'écris, un écran, et c'est tout. La vie est dure, matériellement aussi d'ailleurs. On joint juste les (deux bouts) [sic]. D'où ma nouvelle tentative de passer trois certificats et devenir professeur. Est-ce possible ? Quant au reste [X] [(MES ŒUVRES) égale rien.]